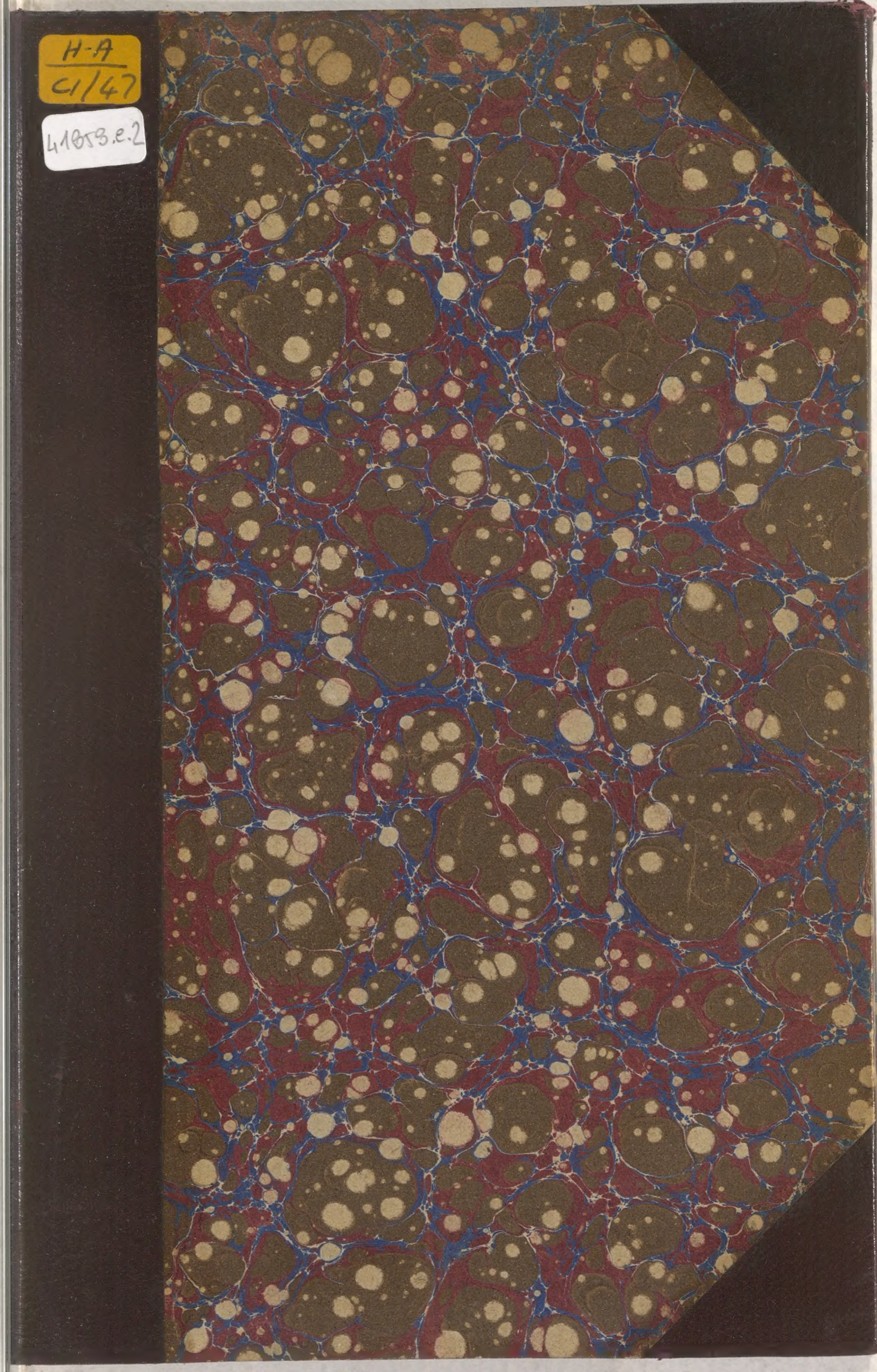
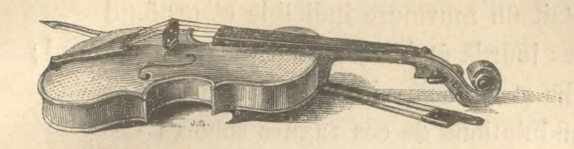

H-A
C1/47
41853.e.2



HERON-ALLEN.



STRADIVARIUS

A M. F. RAILLARD

I

L'atelier était vaste et calme. — Le vieux maître,
Aussitôt que le jour venait à reparaître,
Entrait, et, revêtant son tablier de peau,
S'asseyait gravement sur l'antique escabeau.
A l'heure où la jeunesse indolente sommeille,
Il contemplait, pensif, l'ouvrage de la veille.
Le coq chantait au loin. — Et la lumière entrait
Joyeuse ; et le rayon, décoché comme un trait,
Aux flancs des instruments posait des teintes blondes ;
L'air les enveloppait, les baignait de ses ondes,

Et c'était un murmure indicible et profond
Qui des lourds établis montait jusqu'au plafond ;
Et luths et violons, violes et mandores,
Aux ondulations de ces vagues sonores
S'éveillaient, palpitaient et se parlaient entre eux :
C'était comme un soupir tendre et mystérieux
Qui flottait et passait subtil, insaisissable,
Des fibres du sapin aux veines de l'érable ;
Et l'austère vieillard souriait à ce bruit,
Et, tourné vers le jour, regardait si la nuit
Au vernis souple et fin avait été propice.
Il prenait un compas, mesurait une éclisse,
Frappait du doigt la table, ou du manche tigré
Caressait le contour. — Ou son œil inspiré,
Grandi par la recherche, affermi par les luttes,
Suivait complaisamment la courbe des volutes.
Puis, après ce moment de rêve, l'action
Reprenait. — Calme et sans préoccupation,
Le vieillard, pour finir son œuvre commencée,
Se hâtait de la main comme de la pensée.
Ce modeste savant, cet artiste accompli,
Dont le nom immortel a surmonté l'oubli,
Que le temps a grandi, que la gloire couronne,
C'était Stradivarius, le luthier de Crémone.

II

O maître, quand ta main dessinait fermement
L'harmonieux contour du divin instrument,
Quand tu déterminais cette forme immortelle

Qui réunit la grâce et la puissance en elle,
Quand tu créais enfin à l'égal du plus grand,
Quand l'érable sonore et le sapin vibrant
S'unissaient, s'abaissaient en courbes adoucies,
Par l'acier de l'outil savamment amincies,
Quand l'éclatant vernis couvrait leurs flancs zébrés,
De sa pâte fluide aux reflets empourprés
Où semble résider une éternelle flamme,
Tu complétais ton œuvre en lui donnant une âme.
La matière vivait une seconde fois,
Car érable et sapin jadis, au fond des bois,
Avaient déjà vécu. — Sous leurs rudes écorces
La séve répandait ses incessantes forces,
Et tous deux écoutaient, graves et recueillis,
Les chansons du ruisseau, les plaintes du taillis.
Sous leur ombre propice et pleine de mystère,
Deux cœurs avaient battu d'un amour solitaire;
Sous leur feuillage vert, au printemps réunis,
Les oiseaux confiants avaient bâti leurs nids,
(L'arbre en sait plus que nous, orgueilleux que nous sommes,
Sur l'amour des oiseaux et sur l'amour des hommes)!
La tempête en grondant au sein des cieux troublés
De leurs rameaux tordus, de leurs troncs ébranlés,
Avait tiré des sons terribles et sauvages;
Ils avaient pris leur part au concert des orages,
Et sur la haute cime avaient rêvé souvent,
Balancés par la brise ou courbés par le vent.

Aussi quand l'instrument sous l'archet qui l'oppresse
Sanglote de douleur, palpite de tendresse,

Quand l'orage des sons, comme un rapide essaim,
Roule, se précipite et jaillit de son sein ;
Quand l'altière puissance en s'augmentant encore
Fait éclater en lui la tempête sonore,
L'artiste peut créer tout un monde à venir,
Mais l'instrument ne fait que se ressouvenir.

III

Oh ! quand tu travaillais, soutenu par ton zèle
Pendant près de quatre-vingts ans,
Quand à l'âpre labeur tu demeurais fidèle,
Le chef blanchi, les doigts tremblants,
Ce n'était pas, ô maître ! un appât mercantile,
Méprisable et déshonorant ;
Non ! ton siècle déjà te proclamait habile,
Et tu disais : « Je serai grand.
« Mes instruments vivront, et leurs voix inspirées
« Rediront le nom du vieillard,
« Et l'on saura mes jours, mes veilles consacrées
« A servir l'avenir et l'art.
« Ils seront respectés, environnés de gloire,
« Comme un mystérieux trésor,
« Comme le vase saint, le mystique ciboire,
« Qui contient Dieu dans ses flancs d'or ! »

IV

Hélas ! Maître, le temple est en proie aux impies ;
On y voit s'assembler les goules accroupies ;

Les vampires hideux, les démons de la nuit,
Ont fait du tabernacle un ignoble réduit.
La sainte Muse en pleurs de ces lieux est chassée,
La matière croupit où planait la pensée ;
Comme les vases d'or, au sabbat profanés,
Sentent sur leurs contours l'ongle impur des damnés,
Tes instruments, créés pour des fonctions saintes,
D'affreux profanateurs subissent les étreintes !
L'art a cédé le pas aux procédés brutaux ;
Les antiques trépieds font place aux vils tréteaux ;
Au nid du rossignol, le vil corbeau croasse,
Et le sourire meurt, vaincu par la grimace ;
L'heure de décadence au ciel a retenti,
Maître Stradivarius, ton rêve avait menti !

V

Il est passé, ce temps des études sacrées,
Où sous l'archet divin, les notes inspirées
Jaillissaient, et, du rhythme entr'ouvrant les réseaux,
Se berçaient sous le ciel comme de gais oiseaux ;
Où les larmes parlaient à l'âme, où leurs voix pures,
Comme un baume magique, endormaient les blessures ;
Où les chants relevaient par leurs seules vertus
Les esprits accablés et les cœurs abattus ;
Où l'artiste, grandi par sa mission sainte,
Paraissait à la foule, au milieu de l'enceinte,
Apportant comme un fils d'Apollon, dieu du jour,
La lumière, la foi, l'espérance et l'amour !
Aujourd'hui c'est à qui, raillant l'art et son culte,

Aux maîtres vénérés prodiguera l'insulte ;
C'est à qui, du vulgaire épais cherchant l'appui,
Au lieu de l'élever, descendra jusqu'à lui.
Sur l'instrument formé dans un divin mystère
Pour enlever l'esprit aux choses de la terre,
L'agilité des doigts succède aux chants du cœur,
L'artiste est seul, la foule attire le jongleur ;
L'impudique Laïs a détrôné Diane,
La vierge a reculé devant la courtisane,
Et, sonnant à tous vents son hallali brutal,
Le matérialisme a tué l'idéal !

VI

Religion de l'art, forte, calme, ingénue,
Sainte simplicité, qu'es-tu donc devenue?
Tu n'es que lettre morte, et l'ombre de l'oubli
S'amoncelle et s'étend sur ton astre pâli :
Ils te font en riant subir l'affront suprême,
Ta prière se change en un impur blasphème,
Misérables ! — Hélas ! cet instrument vainqueur,
Dont la noble voix chante à l'unisson du cœur,
Dont la sonorité, pour prendre son issue,
Fait vibrer les parois de la poitrine émue,
Qui respire, qui parle et qui pour les douleurs
A des cris de tendresse et des trésors de pleurs ;
Des fières passions ce sublime interprète,
Ce frère, cet ami, ce penseur, ce poëte,
Qui charmait notre vie et qui nous consolait,
Ce noble confident, on en fait un valet !

Oh ! l'indignation m'emporte et me soulève,
Dis-moi. — Et maintenant qu'est devenu ton rêve,
Maître ? — et que penses-tu du jongleur effronté ?
Oh ! si tu le pouvais, justement irrité,
On te verrait bientôt pour punir le manœuvre,
Arracher de ses mains ton violon, ton œuvre,
De sa vile sueur encor tout imprégné,
Et le pulvériser sous ton pied indigné

VII

Ne vaudrait-il pas mieux le briser comme verre,
Piétiner ses débris et rompre le mystère
Enfermé dans ses flancs divins, que de le voir
Aux mains des renégats qui l'ont en leur pouvoir,
Du docte charlatan qui juge et qui professe
De l'ignorant borné gonflé de sa richesse ?
Mais console-toi, Maître, il en existe encor
Que les artistes purs gardent comme un trésor,
Et dont la noble voix, pénétrante et céleste,
Contre le mauvais goût se déchaîne et proteste.
O vous, hommes choisis, cœurs fiers, fronts inspirés,
Défenseurs et gardiens des préceptes sacrés,
Vous qui savez créer en restant interprètes
Comme les grands acteurs, dans l'œuvre des poëtes,
Qui des maîtres gardez le dépôt respecté,
Et qui perpétuez leur immortalité,
Conservez, pour servir vos efforts et les nôtres,
Ces instruments puissants, ces instruments apôtres,
Du luthier de Crémone enfants harmonieux.

En vain un siècle entier s'appesantit sur eux,
Ils ont encor leur séve et leur verdeur premières,
Leurs timbres argentins, leurs sonorités fières;
Ils épanchent encor la joie et les sanglots,
Comme un vin généreux qu'on verse à larges flots.
Contre votre poitrine ébranlée et ravie,
Vivant de votre cœur, vivant de votre vie,
L'archet fera vibrer d'un éclat sans pareil
Leurs voix qui sommeillaient dans l'espoir du réveil,
Leurs voix qui n'ont chanté que l'art pur et la gloire,
Qui vous disent : Courage, et vous crîront : Victoire;
Leurs voix que rien ne peut éteindre ni ternir,
Jeunes dans le passé comme dans l'avenir.

Et là-haut, dans le ciel calme de l'harmonie,
Se reposant en Dieu des labeurs du génie,
Haydn, Mendelssohn, Mozart et Beethoven,
Ainsi que les héros des bardes de Morven,
Flottant dans l'infini sur des chars de nuages,
Graves et recueillis, recevront vos hommages,
Et vers le grand luthier, leur interprète aussi,
S'avanceront disant : Stradivarius, merci !

EDMOND ROCHE.

VUILLAUME, 3, rue Demours-Thernes.

Paris. — Imprimerie de Firmin Didot frères, fils et Ce, rue Jacob, 56.

